

Otterburne, le 11 septembre 1973

Ma chère Simone,

J'ai appris de Marcel, hier après-midi, au téléphone, que les nouvelles sont loin d'être bonnes. Je m'inquiète de votre santé, car c'est vous qui en avez le plus sur le dos et qui subissez le poids terrible d'avoir à soutenir Adrienne et Medjé... et d'autres encore sans doute. Quelle année cruelle pour nous notre petite bande que celle-ci! n'est-ce pas. Tâchez au moins de vous ménager quelques heures de repos, chère amie. C'est si épuisant, ce que vous avez à faire ces temps-ci. Moi, j'ai du moins pour m'aider auprès de Clémence ma belle-soeur qui est d'une nature calme et enjouée. Cela me repose quelque peu. Puis le temps s'est fait très doux, très clément. J'écris aujourd'hui même à Adrienne, et un peu sur le même ton que je prends avec vous. Que lui dire? Il faut continuer, n'est-ce pas, à parler le langage de tous les jours, même si les mots tout d'un coup nous paraissent totalement inutiles. Et vides, vides.

Vu d'ici, à cette distance, le drame que nous vivons me paraît encore plus inacceptable, horrible. Sachez du moins, Simone, que je ne vous ai jamais autant admirée qu'en vous voyant auprès d'Adrienne. Nul être humain pourrait accomplir davantage, marquer autant d'affection, témoigner d'un dévouement aussi complet.

Je joins à cette lettre un petit mot pour Medjé qui doit tellement souffrir, pauvre petite créature.

Je vous prends dans mes bras et tâche de toutes mes forces de vous reconforter et de faire passer en vous la paix que je ne possède pas, mais que parfois, paraît-il, sans l'avoir soi-même, on peut donner aux autres.

Et de grâce, ménagez votre santé. Vous nous êtes si nécessaire à tous.

Gabrielle.

Chère Simone, à bien y penser, je crois préférable d'envoyer sa lettre à Medjé sous pli séparé. Elle trouvera cela sans doute plus joli et plus élégant. A bientôt, très chère.